

Pont-Neuf, d'où Henri IV, du haut de son fier cheval de bronze, laisse tomber son sourire sceptique sur le *bon* peuple de Paris, la librairie, le bric-à-brac envahissent tout, parapet des quais, devantures des boutiques et rez-de-chaussées au plafond bas d'en face. A l'étalage en plein air s'offrent partout les livres, l'imagerie de moindre valeur ; les trop fréquentes averses du ciel parisien ne permettant pas d'exposer aux intempéries de l'air les éditions princeps et les gravures avant la lettre. Voulez-vous plutôt admirer des incunables authentiques, de vrais elzévir, des pasdeloups irréprochables, traversez la rue et vous arrêtez aux vitrines qui longent les quais à perte de vue. Là, des milliers de chefs-d'œuvres de l'imprimerie, de la reliure et du burin charmeront votre regard, tandis que, tout à côté, s'amuseront à vous tirer l'œil toutes les merveilles du bric-à-brac : vieilles armures, damasquinées d'or ou d'argent, épée à poignée finement ciselée par quelque armurier-maître des quinzième et seizième siècles, bahuts d'ébène, coffrets mauresques aux délicates et fantasques incrustations de cuivre ou de nacre, lustres en vieux cuivre fouillés à jour, émaux cloisonnés, faïence de Bernard Palissy, ivoires, potiches, statuettes, porcelaines de Chine, de Saxe ou de Sèvres, tout cela vrai souvent, mais parfois aussi imité avec une perfection telle que des connaisseurs sérieux ont pu s'y laisser prendre.

Mais, croyez-m'en, il ne fait pas bon s'attarder à reluquer toutes ces curiosités : l'œil d'abord s'y laisse prendre, l'esprit ensuite, et enfin votre porte-monnaie plus que vous ne l'auriez voulu peut-être. Retournons au parapet où les caprices sont moins dangereux à satisfaire. Pour ceux qui, comme moi, aiment les livres pour le plaisir raffiné qu'on éprouve à les lire et non pour la satisfaction stérile de posséder des exemplaires plus ou moins rares d'ouvrages que l'on n'étudiera